3 1761 05409753 0

Labiche, Eugéne Marin
Discours de réception de M.E.
Labiche

PQ
2321
A16
1881

E DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE DU 25 NOVEMBRE 1880

DISCOURS DE RÉCEPTION

DE

. EUGÈNE LABICHE

RÉPONSE

DE

M. JOHN LEMOINNE

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

UN FRANC

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1881

F. Vandy Bue

SÉANCE

DE

L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Du 25 Novembre 1880

Paris. - Typ, Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

SÉANCE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE DU 25 NOVEMBRE 1880

DISCOURS DE RÉCEPTION

DE

M. E. LABICHE

RÉPONSE

DE

M. JOHN LEMOINNE

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1881

Droits de reproduction et de traduction reservés.

PQ
2321
A16
281

DISCOURS DE RÉCEPTION

DE

M. EUGÈNE LABICHE

Messieurs,

Un grand écrivain, que M. de Sacy admirait profondément, Pascal, a dit quelque part : « La dernière chose qu'on trouve en faisant un ouvrage est de savoir celle qu'il faut mettre la première. »

Quant à moi, messieurs, je ne puis éprouver cet embarras ; car j'ai hâte de vous remercier, et la chose que je veux mettre la première est l'expression de ma vive reconnaissance.

Permettez-moi donc de vous dire, simplement, mais du fond du cœur, combien j'ai été touché du grand honneur que vous m'avez accordé en m'admettant parmi vous.

L'Académie se fait elle-même ; elle se recrute avec une pleine et souveraine indépendance, et

c'est là, messieurs, ce qui donne une si haute valeur à ses suffrages.

Tantôt elle prend ses élus sur les sommets les plus élevés, tantôt elle les choisit dans des régions plus modestes. J'en apporte le témoignage. Quand j'ai commencé ma carrière, alors que j'écrivais mes... comment dirai-je?... mes badinages, je l'avoue, je ne songeais guère à l'Académie. Elle m'apparaissait de loin, comme un de ces beaux châteaux bâtis en Espagne et dans lesquels on n'entre qu'en rêve.

Qui donc m'a donné la hardiesse de venir frapper à votre porte?

Je pourrais vous dénoncer les coupables. Ils sont ici, bien près de moi. Ils m'ont encouragé, fortifié, rendu presque téméraire, et aujourd'hui leur affection vient encore m'assister dans cette dernière épreuve qu'on appelle : le Discours académique!

C'est ici, messieurs, que mon embarras commence. Dois-je vous l'avouer? je n'ai pas fait de discours depuis ma rhétorique, et quels discours! L'Académie ne me pardonnerait pas de les recommencer.

J'ai toute ma vie écrit des dialogues, et voici que je me trouve, tout à coup, en face d'un terrible monologue. Je ne suis pas encore façonné à votre langage. J'entre un peu chez vous, comme ces Gaulois, à demi barbares, entraient dans Rome

pour y apprendre l'éloquence et y respirer le parfum des belles-lettres.

En attendant l'heure de ma civilisation, permettez-moi de me montrer tel que je suis et de boire dans mon verre. Je sais qu'il n'est pas d'un cristal irréprochable, il a des défauts, des incorrections... La muse qui nous inspirait, mes amis et moi, était une bien petite muse ; elle s'appelait simplement : la bonne humeur.

Nous avons ri, nous avons fait rire, j'espère qu'il nous sera beaucoup pardonné.

Invoquer la bienveillance, n'est-ce pas évoquer le souvenir de M. de Sacy ? Je voudrais pouvoir vous dire le plaisir fortifiant que j'ai éprouvé à étudier de près cette âme d'élite, où la grâce la plus aimable s'alliait à la piété la plus sincère et aux idées les plus libérales.

On peut suivre avec confiance M. de Sacy dans tous les sentiers de sa vie. Avec lui, il semble qu'on fait un beau voyage dans le pays de l'honnêteté, escorté des sentiments les plus purs, les plus nobles et les plus élevés.

Vous avez doublé la faveur dont vous m'avez honoré, messieurs, en me permettant de payer un tribut de respect attendri à cet homme de bien, qu'il est impossible de ne pas aimer.

Sa vie est simple. C'est la ligne droite.

Samuel-Ustazade-Sylvestre de Sacy est né à Paris, le 17 octobre 1801.

Son père, le grand orientaliste, dont l'éloge n'est plus à faire, appartenait à cette race de travailleurs opiniâtres que rien ne peut lasser.

A douze ans il avait appris l'hébreu pour lire les saintes Écritures dans l'original.

L'hébreu! à douze ans! à l'âge où tant de Français seraient étonnés de savoir le français!

C'est sous le toit paternel, dans cette savante et patriarcale maison, embellie seulement, a dit un de vos illustres confrères, par l'austère poésie du devoir, que M. de Sacy fut élevé. Il apprit à lire dans les *Provinciales,* qu'il savait presque par cœur à quinze ans.

« Je vois encore, écrit-il, l'exemplaire que m'en avait donné, pour mes étrennes, une vieille tante janséniste, deux jolis volumes dorés sur tranche et reliés en veau vert! Dès cette époque, ajoute-t-il, une brillante reliure m'aurait tout fait lire. »

Je ne sais, messieurs, si les neveux d'aujourd'hui souriraient à de pareilles étrennes, même avec la reliure en veau vert.

Il est vrai que cette même tante lui donnait encore l'*Histoire de Charles XII*, par Voltaire, sans s'effrayer du nom de l'auteur; les comédies de Molière trouvaient aussi leur temps et leur place à côté des prônes de M. Singlin et de la *Prière*

chrétienne du père Quesnel ; « car, » nous dit M. de Sacy, « c'était un des caractères des familles jansénistes d'alors qu'une grande liberté d'esprit et de lecture dans une vie sévèrement chrétienne. On n'allait pas à la foi par l'ignorance, on aimait mieux, à tout risque, y aller par l'étude et le savoir. »

Ces origines ne s'effaceront pas chez M. de Sacy. Nous retrouverons toujours en lui le libre esprit, le chrétien convaincu et l'ami passionné des beaux livres et des belles reliures.

Vers 1813, il entra au Lycée Impérial, aujourd'hui Louis-le-Grand. Il était de petite taille, timide et craintif. Le hasard lui donna pour camarade de classe un enfant à l'esprit vif, mais à la main... un peu prompte, trop prompte selon M. de Sacy, qui, quarante ans plus tard, se plaisait encore à lui rappeler ses persécutions de 1813. Un sort mérité les fit entrer tous les deux à l'Académie, ils se retrouvèrent face à face et la lutte recommença de plus belle, mais cette fois sur le terrain pacifique du dictionnaire. Je me reprocherais de démasquer le persécuteur de M. de Sacy et de troubler, par mon indiscrétion, la sérénité de ses remords. Je me bornerai à dire que c'est un causeur charmant, doublé d'un écrivain accompli. Je ne l'ai pas désigné, messieurs, car ces qualités sont en trop grand nombre dans votre compagnie pour qu'on puisse l'y reconnaître.

M. de Sacy fit de brillantes et solides études : il fut couronné au grand concours de 1819 par les mains de M. Royer-Collard, dans cette même salle où nous sommes, que l'Université avait empruntée à l'Institut pour y décerner ses récompenses. Ce triomphe était presque un présage pour M. de Sacy.

Ses classes terminées, il fit ses études de droit et ne tarda pas à entrer au barreau ; il était doué d'une véritable éloquence, qu'il puisait toujours dans une conviction sincère ; mais certaines qualités lui manquaient : cet avocat singulier ne voulait plaider que des causes justes, et puis il était si bon ! il conciliait les plaideurs, il arrangeait les affaires ; c'était la ruine. Il quitta le barreau.

Nous sommes en 1828.

M. Saint-Marc Girardin, son ami de tous les temps, venait d'entrer au *Journal des Débats ;* il l'y entraîna à sa suite, et M. de Sacy s'y fixa pour toujours. Voici les premières lignes de sa préface des *Variétés littéraires :*

« Le même travail a rempli toute ma vie, j'ai fait des articles de journaux, je n'ai pas fait autre chose, encore n'ai-je travaillé qu'à un seul journal, le *Journal des Débats ;* j'y travaille depuis trente ans, en quatre mots, voilà toute mon histoire. »

Pour peu qu'on étudie avec soin le caractère de cet homme sympathique et doux, on est étonné

qu'il ait consacré ses forces et son talent aux luttes ardentes de la polémique ; il semblait que sa nature l'appelât ailleurs et qu'il eût été poussé dans la mêlée en dépit de lui-même. Il n'en est rien cependant ; M. de Sacy entra dans cette vie de combat, librement, avec ardeur ; il fit le coup de feu, comme il le dit, en tirailleur convaincu, s'animant à la lutte, acceptant les illusions successives dont s'enivrait le monde, avec une chaleur d'imagination et une sincérité d'enthousiasme qu'on pourrait prendre pour le fait d'une vocation, si la seconde moitié de sa vie ne nous prouvait clairement qu'elles furent le fruit des circonstances et de l'occasion.

M. de Sacy, en compagnie de bien d'autres, entra donc dans le journalisme politique. Le jour lui paraissait arrivé où la révolution *victorieuse et soumise* — ce sont ses expressions — allait payer à la France trente ans de deuil et de combats.

Deux années plus tard, la révolution de Juillet éclata. Ce fut le moment vraiment laborieux de sa vie. Devenu rédacteur important du *Journal des Débats*, il écrivit prodigieusement. « J'ai écrit autant que saint Thomas d'Aquin, nous dit-il ; quelque chose comme trente volumes in-folio, à deux colonnes ; » et cela, messieurs, sans que sa plume perdît quoi que ce fût de sa grâce et de sa pureté. Éloquent et simple, plein de finesse et de

force, de malice et de modération, et possédant par-dessus tout cette probité de discussion et cette fleur de courtoisie qui rehaussent les débats et purifient, pour ainsi dire, les ardeurs d'une lutte quotidienne, il occupa dans la grande presse une place éminente, presque unique ; il crut avec une entière sincérité à la consolidation du gouvernement représentatif et au triomphe définitif de son idéal politique. Cependant 1848 ne tarda pas à le surprendre. Cette révolution, sans cause appréciable, le jeta dans un profond découragement. En lui montrant d'une façon trop cruelle l'inanité de ses beaux rêves, elle éteignit pour toujours son ardeur et termina sa carrière de journaliste militant.

Déçu, mais résigné, il entra sans désespoir dans cette seconde phase de son existence, phase toute littéraire, au terme de laquelle l'attendait l'Académie. Et, en effet, par son goût accompli pour le grand et bel art, n'était-il pas académicien de naissance ? Et, ne dirait-on pas, à le voir dès l'âge de quinze ans savourer les *Provinciales*, que l'un de vos fauteuils lui avait servi de berceau ?

Son entrée dans votre compagnie, qui signalait à l'attention de tous l'auteur anonyme de tant d'articles remarqués et rendait publique l'estime de ses amis, lui attira bientôt des distinctions de toute sorte, et, mis en évidence en dépit de lui-

même, le plus simple et le plus modeste des hommes vit sa retraite visitée par des honneurs qu'il n'avait pas recherchés. Trop en dehors de l'intrigue et de l'ambition pour qu'on pût l'accuser de calcul et d'intérêt, devenu trop étranger aux choses de la politique pour garder rancune à un régime nouveau que la France acclamait, M. de Sacy accepta franchement, simplement, comme il faisait toute chose, le titre de sénateur, qui sanctionnait officiellement les remarquables perfections de sa plume et les vertus de son cœur.

Mais il fut avant tout un lettré de grande race et un philosophe chrétien. L'amour de la belle forme littéraire et le culte des grands penseurs d'autrefois constituent sa vraie personnalité. Les luttes de la politique emplirent sa vie sans la pénétrer. Je ne crains pas de l'amoindrir en parlant ainsi.

Journaliste de profession, libéral par jugement, voyant toute chose à travers l'idéal de son ardent esprit, animé par le drapeau qu'il porte, poussé par les amis qui l'entourent, il s'échauffe, il est vrai, sur telle ou telle question du moment, mais bientôt il retourne aux vérités éternelles, où il se plonge. Et, après avoir combattu avec son esprit, il rentre dans son cœur, comme dans un asile sacré, d'où l'orage ne saurait approcher.

Durant cette vie laborieuse et dévorante qui use

les plus forts — ces mots sont de lui — il a trouvé le temps de dépenser en mille sujets divers, et comme un prodigue, des trésors de talent qui, concentrés en une œuvre unique, eussent été peut-être un monument parmi les chefs-d'œuvre de notre littérature. Les circonstances favorables ont fait défaut à M. de Sacy. Mais nous retrouvons partout dans ses écrits et particulièrement dans ses études sur les grands écrivains, dans ses préfaces exquises, dans les détails même de sa vie intime, nous retrouvons, dis-je, les fragments épars et superbes du beau livre qui était en lui, qu'il a pensé, qu'il a vu... et qu'il n'a pas écrit.

Ce n'est pas sans regret que l'on songe à ce qu'eût été son œuvre s'il fût né dans ce calme et majestueux XVIIe siècle, dont il comprenait si bien les grandeurs.

Je me demande aussi ce que feraient nos grands écrivains, les modèles impérissables de notre littérature classique, s'ils revenaient et vivaient au milieu de nous.

Le journal, qui absorbe presque toutes les intelligences et les dévore, les prendrait aussi, j'en ai bien peur.

Je vois Corneille, qui aimait la politique, se jetant dans la mêlée avec son impétueuse ardeur, brisant ses hémistiches, broyant ses fières tirades, les abaissant jusqu'à la prose, et dépensant, sur

des questions qui passent, les trésors de cette langue durable qui nous a donné *le Cid, les Horaces, Cinna.*

Et Racine! votre Racine ! vous le figurez-vous laissant *Andromaque* inachevée et taillant sa plume d'or pour écrire... quoi ? que sais-je ? un rapport peut-être sur la révision du cadastre ?

Saluons le journal, messieurs, pour les services qu'il nous rend, pour les conquêtes que nous lui devons, et, aussi pour celles dont il nous préserve.

Mais, au nom des lettres, regrettons, ce n'est pas assez, gémissons de voir tant de grands et beaux esprits ne pas faire le livre qu'ils nous doivent, éparpiller, émietter leur talent, leur verve, leur bon sens, leurs passions même, dans des œuvres que le soleil d'un jour doit seul éclairer, et qui vont aussitôt s'ensevelir dans ce que M. de Sacy appelait tristement « les catacombes du journalisme ».

Si lui-même n'y est pas tombé tout entier, c'est miracle. Mais il avait pour se préserver un merveilleux talisman : c'était son amour permanent des lettres. Quand une révolution éclatait, quand le sol tremblait autour de lui, que faisait-il ? Écoutons-le :

« Dans les premières années de la monarchie de Juillet, dans ces années d'émeute qui jetaient

déjà une lueur si sombre sur l'avenir, je me rappelle avec quel plaisir, le soir, enfermé dans mon humble chambre, j'ouvrais un volume des lettres de Mme de Sévigné. C'est la première fois que je les ai lues tout entières : peu à peu mon esprit se calmait ; je ne sais quel sentiment de fraîcheur délicieuse s'insinuait jusqu'au fond de mon âme. J'oubliais mon temps. »

Hélas ! les événements donnèrent trop souvent à M. de Sacy l'occasion de relire Mme de Sévigné, et son admiration pour elle montait toujours avec le flot des révolutions. C'est vous dire qu'elle ne connut bientôt plus de bornes.

Partout, et en toute circonstance, nous retrouvons le lettré effaçant l'homme politique.

Chaque jour, pendant vingt ans, il se rendait à la Chambre pour assister aux débats parlementaires ; il avait, nous dit-il, une ressource toujours prête contre l'ennui des bavardages inutiles. Il paraît que dans ce temps-là il y avait des orateurs qui prononçaient des paroles inutiles, il y a longtemps. Lorsque M. de Sacy n'était pas satisfait de celui qui occupait la tribune, il en tirait un autre de sa poche, un vrai ! c'était Bossuet. Et alors, l'orateur pouvait se donner carrière, M. de Sacy ne le trouvait jamais assez long.

Toute passion est exclusive ; en littérature celle de M. de Sacy l'était singulièrement. Je n'ai pas à

le disculper, car il avoue lui-même sa partialité avec une franchise presque audacieuse.

« Je dois le confesser, écrit-il, en littérature mes goûts sont exclusifs : n'ayant jamais eu le temps de lire autant que je l'aurais voulu, je n'ai lu que des livres excellents ; je les ai relus sans cesse. Il y a une foule de livres très bons dans leur genre, je n'en doute pas, que tout le monde connaît et avec lesquels je ne ferai jamais connaissance. C'est un malheur peut-ère, mais, malgré moi et par un instinct dont je ne suis pas le maître, ma main va toute seule chercher dans une bibliothèque ces livres que les enfants savent déjà par cœur : un Boileau, un Corneille, un Racine, un La Bruyère, un Pascal, un Bossuet. » Et il ajoute: « Un livre est plus ou moins bon, à mon gré, selon qu'il s'approche ou qu'il s'éloigne davantage des vieux modèles. »

En lisant ces lignes, ne dirait-on pas, messieurs, que pour voyager à travers notre littérature moderne M. de Sacy ait fait emplette d'un large carrosse du XVIIe siècle? Il s'y enferme avec ses provisions ; vous devinez lesquelles, ses auteurs à lui, vêtus de belles reliures. Il marche au petit pas de son attelage, il converse avec ses amis dans une langue admirable ; il ne descend jamais, c'est à peine s'il met le nez à la portière pour saluer quelques connaissances du bout de sa plume. Si

un passant l'arrête, il lui dit : « Pardon, êtes-vous Bossuet? Êtes-vous Massillon, Pascal, La Bruyère? — Hélas! non. — Alors excusez-moi, je ne saurais faire de nouvelles connaissances ». Et il continue sa route. Ah! il voudrait bien rencontrer Cicéron, quoiqu'il ne soit pas de l'époque! C'est un vieil ami. Mais Cicéron ne sort plus guère. M. de Sacy se fait conduire tout droit là où il sait le trouver : rue Serpente, chez les frères de Bure, éditeurs; il l'y a vu, plein de fraîcheur, accommodé par les mains d'Elzévir.

Il entre dans cette maison qui sent bon les vieux livres, il s'y épanouit, la muse de la libraire l'inspire et il laisse tomber de sa plume une des perles les plus délicates et les plus fines de son charmant esprit. Vous avez tous lu, messieurs, cet article bijou consacré à la vente de la bibliothèque de MM. de Bure, et qu'un de vos confrères a spirituellement appelé : l'idylle de la rue Serpente.

M. de Sacy nous introduit chez ces vieux libraires d'un autre âge, dans cet arrière-petit salon, où les trésors les plus rares de la typographie étaient exposés à l'admiration de quelques amateurs scrupuleusement choisis.

C'est dans ce sanctuaire que, tout enfant, en compagnie de son père, il avait entrevu ces fins lettrés du bon vieux temps, les Larcher, les Villoison, les Sainte-Croix. Il nous peint le vieux

Larcher dans son costume antique et sévère. C'est ce bon vieillard qui, devenu catholique fervent, avait inventé pour les jours de jeûne et de pénitence un moyen de se mortifier. Ces jours-là, il ne lisait pas de grec et se réduisait au vil latin.

Ce jeûne aristocratique n'est pas à la portée de tout le monde.

Mais peu à peu M. de Sacy s'échauffe à la vue des trésors qui composent cette collection, il nous les décrit avec une passion, une sensualité — qu'on me passe le mot, — qui n'est que l'expression de son goût pour le beau.

Quel langage de gourmet pour nous parler de ces *Élévations à Dieu* de Bossuet, dont le souvenir seul lui fait battre le cœur ! Pour nous dépeindre ce manuscrit, dont François Ier, peut-être, a retourné les pages, ce Rabelais, où les doigts de Mme de Pompadour ont laissé un peu de leur parfum, ce Martial, signé Racine ! et ce volume enfin qu'il ne veut pas nommer, ni seulement désigner, parce qu'il désire ardemment l'acheter et qu'il craint de se susciter quelque sot concurrent, quelque richard qui le mette en fuite avec ses écus. Bientôt sa passion l'emporte, et, dans un transport de bibliophile en éruption, il pousse ce cri, qui serait féroce, s'il n'était comique :

« Ces bonnes révolutions ! elles font sortir tous les trésors de leurs cachettes, elles remettent dans

le commerce une foule de choses précieuses enfouies depuis longtemps, des tableaux, des manuscrits, des livres rares! »

Je l'avoue, je ne m'attendais pas à trouver M. de Sacy révolutionnaire.

Mais écoutez la fin de cet article qu'on ne peut lire sans émotion :

« O mes chers livres! un jour viendra aussi où vous serez exposés sur une table de vente, où d'autres vous achèteront et vous possèderont, possesseurs moins dignes de vous peut-être que votre maître actuel! Ils sont bien à moi pourtant, ces livres; je les ai tous choisis un à un, rassemblés à la sueur de mon front, et je les aime tant! »

Il faudrait citer cet article en entier. C'est peut-être l'œuvre la plus personnelle et la plus attrayante de M. de Sacy. Elle ne contient que quelques pages; mais qu'importe? il y a des médailles, bien petites aussi, dont le relief ne s'efface pas.

L'affection que M. de Sacy portait aux livres s'étendait jusque sur les employés des bibliothèques, même les plus humbles.

Il y avait autrefois à la bibliothèque Mazarine un vieux garçon de service; il habitait dans un des greniers de l'Institut depuis 1812, on ne le connaissait que sous le nom de Casimir. N'ayant pas de famille, ce nom lui suffisait. Il mourut vers 1854, sans laisser même la petite somme néces-

saire à ses obsèques. La Bibliothèque y pourvut et on l'emporta à la grâce de Dieu. Quand on arriva au cimetière Montparnasse, un homme seul suivait, à pied, le chapeau à la main. C'était M. de Sacy.

Je ne pense pas avoir le droit, messieurs, de vous entretenir des travaux considérables de votre savant confrère dans vos commissions, dans vos réunions privées.

Mais il me sera peut-être permis de dire un mot de la préface du *Dictionnaire,* rendue publique, et dont la rédaction a été confiée à sa plume. Cette préface est un des modèles les plus parfaits du genre.

Il est impossible de décorer avec une science plus aimable le péristyle de votre monument et d'engager avec plus de grâce le public à pénétrer dans ces deux volumes.

Mais une chose m'a frappé de surprise, c'est la tolérance hospitalière de M. de Sacy pour les mots nouveaux. Lui, le classique par excellence, le champion intransigeant du XVIIe siècle, il descend de son carrosse, il se fait novateur, radical : c'est le chef de la gauche dans la commission du *Dictionnaire.* Je n'ose le blâmer, car les mots nouveaux, messieurs, quand ils sont de bonne famille, ce sont vos invités de l'avenir. Mais je n'insiste pas, j'en ai quelques-uns sur la conscience.

et l'on pourrait croire que je cherche à faire un sort à mes enfants.

Messieurs, je n'ai eu qu'une seule fois dans ma vie l'honneur et la bonne fortune de me rencontrer avec M. de Sacy. C'était chez un de vos plus sympathiques confrères ; — je suis trop près de lui pour me permettre d'en faire l'éloge, on ne tire pas à bout portant — il m'avait invité à dîner : « Venez, vous vous trouverez avec M. de Sacy. »

Je dois le confesser à ma honte, je ne fus pas aussi charmé de cette invitation que j'aurais dû l'être. Je me disais : Dîner avec un janséniste, avec l'auteur des préfaces sur l'*Introduction à la vie dévote* [1], sur les *Lettres de Bossuet à la sœur Cornuau !...*

J'en demande pardon à mon amphitryon, mais je ne me promettais pas une très grande fête. Je me faisais d'avance le portrait de M. de Sacy : un grand vieillard, maigre, sévère, le teint jaune et l'air désolé.

En arrivant, j'aperçus adossé à la cheminée, sa tabatière à la main, un petit homme vif, alerte, au visage frais, avec une expression de bonhomie, de douceur et de malice.

Je me penchai vers un voisin :

1. *Bibliothèque spirituelle*, publiée par Techener, un éditeur intelligent et dévoué, que M. de Sacy honorait de son amitié.

« Est-ce que nous n'aurons pas M. de Sacy?

— Mais c'est lui.

— Ce n'est pas possible. »

Cela dérangeait mon portrait. On servit le dîner. Le hasard de la conversation donna la parole à M. de Sacy, qui ne songeait pas à la prendre. Il se mit à causer avec la simplicité et la modestie d'un homme qui ne se croit pas au-dessus des autres. Jugez de mon étonnement quand il nous raconta une petite histoire, mais... presque du bon vieux temps... pas tout à fait, cependant.

Il était gai! gai! quelle découverte!

Il nous tint longtemps sous le charme, très longtemps, jusqu'à ce moment délicieux où, tout le monde parlant à la fois, personne n'écoute plus personne.

M. de Sacy désira se retirer de bonne heure. Nous ne voulions pas le laisser partir, mais il y avait le lendemain chez lui une réunion de famille à l'occasion de sa fête ou de celle d'un des siens, car il aimait à multiplier les anniversaires, il en inventait au besoin.

Alors il nous parla de sa famille avec un épanouissement plein de tendresse, de sa femme, sa pieuse et courageuse compagne, de ses fils, modèles de piété filiale, de ses filles, dont la grâce et l'intelligence élevée charmaient sa vieillesse, et enfin de tous ses petits-enfants, dont le nombre m'échappe et

lui échappait peut-être à lui-même. On devait être trente-deux à table, la famille seulement. Après le repas, M. de Sacy se plaçait d'habitude dans son fauteuil, sa calotte sur la tête, sa tabatière à la main, pour recevoir les hommages de ses petits sujets. Tous s'avançaient, par rang d'âge, un peu interdits d'abord, qui avec son compliment, qui avec sa fable.

M. de Sacy soufflait, sévèrement; il savait toutes les fables par cœur et ne permettait pas qu'on estropiât les vers du XVIIe siècle.

Les plus jeunes venaient les derniers, ils n'apportaient rien, que leurs joues roses, et ils n'étaient pas les moins bien reçus!

Mais bientôt la nichée devenait familière, audacieuse... Elle escaladait le grand-papa, qui se laissait faire avec bonheur; car, une fois conquis, il n'avait pas assez de bras, pas assez de genoux, pas assez de baisers pour accueillir ses chers envahisseurs.

N'est-ce pas là un tableau de Greuze?

Ces peintures peuvent sembler puériles à quelques-uns. Ce n'est pas mon sentiment. Je suis pénétré d'émotion chaque fois que je rencontre dans le cœur de nos maîtres ces faiblesses qui paraissent si petites et qui sont si grandes. Ainsi, je n'ai jamais pu lire, sans en être attendri, ces recommandations de Racine à son fils malade.

Il lui écrit du camp de Namur : « J'aurai une sensible joie de recevoir de vos lettres ; mais ne m'écrivez que lorsque vous serez entièrement hors de danger, parce que vous ne pourriez écrire sans mettre vos bras à l'air et vous refroidir. »

On aime à voir ces grandes intelligences, je ne dirai pas descendre — car aimer n'est pas descendre, — mais se complaire dans ces doux épanchements de l'amour paternel et perpétuer, pour ainsi dire, l'esprit de famille par l'immortelle autorité de leurs noms.

Le portrait de M. de Sacy resterait incomplet si je laissais dans l'ombre un des côtés de son caractère qui l'honore le plus.

Ce chrétien pratiquant, inébranlable dans sa foi, proclamait hautement, et en toute occasion, la liberté de penser et la liberté de discuter, et s'il appelait la philosophie *la plus belle prometteuse du monde,* il ne lui déplaisait pas de lui voir développer ses promesses, exposer ses systèmes, ses audaces, ses erreurs même. Il les regardait passer avec un sourire un peu dédaigneux peut-être, mais il les saluait au passage comme une manifestation de la pensée humaine. Personne n'a possédé à un plus haut degré que lui ce qu'un de vos confrères a si éloquemment nommé : le Respect de l'âme !

Il y avait encore autre chose, messieurs, sous ce

paisible ami des lettres. J'y ai trouvé le cœur d'un patriote. Je m'y attendais.

Me voici obligé de toucher à une des époques les plus douloureuses de notre histoire. Je veux parler du siège de Paris.

M. de Sacy, âgé de près de soixante-dix ans, pouvait peut-être chercher un abri dans quelque retraite éloignée.

Mais il était administrateur de la bibliothèque Mazarine : il resta à son poste, près de ses livres. Un de ses fils, marié et dont la femme se trouvait dans un état de grossesse avancée, occupait en province des fonctions administratives. Je vous demande la permission de vous lire quelques fragments des lettres intimes qu'il lui adressa. C'est presque le journal de son cœur pendant le siège.

« Paris, 9 août 1870.

» Courage ! courage ! mon cher et bien-aimé enfant, fais ton devoir résolûment et aussi gaiement même que tu le pourras, et par-dessus tout aie confiance en Dieu. Nos pères en avaient vu bien d'autres et, au total, la France s'est toujours relevée. Nous sommes gâtés par le bonheur et par la vie aisée. »

Et il termine par ces mots : « Courage ! courage ! »

11 septembre. — « Nous avons depuis ce matin à loger un mobile, qui est d'Albi : c'est un très brave et très gentil garçon, auquel je m'attache déjà. J'ai eu un extrême plaisir à lui voir faire le signe de la croix avant de manger. Il ne sait ni lire ni écrire, mais il est bon chrétien et bon patriote. Nous entendons bien le traiter, tant qu'il sera avec nous, comme un septième enfant que Dieu nous a envoyé. »

N'est-elle pas touchante, cette affection de M. de Sacy pour ce petit mobile ignorant que Dieu lui envoie?

13 septembre. — « Merci, ma bonne fille, de ta chère lettre. Elle nous a consolés et charmés. Je risque encore celle-ci, espérant qu'elle vous arrivera. Tant que ton mari ne sera pas relevé de son poste, l'honneur et le patriotisme veulent qu'il y reste. La place où Dieu nous veut est celle qui nous marque notre devoir. Bien m'en a pris de rester à la mienne pour recevoir la visite du nouveau ministre de l'instruction publique, qui est venu ce matin à la bibliothèque nous donner ses instructions pour le cas d'un bombardement. J'aurais été bien honteux qu'il ne m'y trouvât pas. »

Ainsi ses livres, ses chers livres étaient menacés. C'est sur son cœur qu'on allait tirer. Ah! le pauvre homme! il ne lisait plus Mme de Sévigné!

Voici sa dernière lettre. Les privations du siège commencent à se faire durement sentir :

« Chers et bien-aimés enfants, nous continuons à nous porter assez bien. J'ai eu ces jours derniers quelques maux d'estomac, cela était venu je ne sais pourquoi... » — Pourquoi? il ne veut pas le dire, — « et s'en est allé je ne sais comment. Ce qui nous manque par-dessus tout, c'est d'avoir de vos nouvelles. Peut-être en ce moment ma chère Clotilde accouche-t-elle, et nous n'en savons rien! Ayez le plus d'enfants que vous pourrez, malgré la dureté des temps, et élevez-les dans la haine de tout ce qui porte le nom de. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Je passe vingt lignes, messieurs.

« Nous étions trop heureux, voyez-vous, cela ne pouvait pas durer. Mais que la France soit délivrée, et nous supporterons tout! Que m'importe la pauvreté? S'il faut aller mourir à l'hospice, je ne craindrai que d'en être trop fier. »

La simplicité pleine de bonhomie et de grandeur qui règne dans ses lettres est éloquente comme la vérité même. Je n'y ajouterai rien. Je n'y prendrai qu'un mot pour le redire à notre pauvre pays, encore saignant de sa blessure : Courage! courage! C'est le mot de M. de Sacy, écoutons-le et surtout gardons-en le souvenir.

Ma tâche est terminée, messieurs ; je ne sais si j'ai réussi à vous rappeler les vertus et la grandeur morale de votre regretté confrère ; mais plus je pénétrais dans sa vie, plus je me trouvais charmé et comme attiré par un sentiment de respect filial. J'étais fier d'admirer, sans réserve, cette âme limpide dans laquelle on pouvait regarder jusqu'au fond.

Sa fin a été le digne couronnement de sa vie. Il a vu s'approcher la mort, non sans peine, car il était heureux ; mais sans crainte, car il était chrétien.

Ses derniers adieux ont été pour vous, messieurs, pour cette Académie qu'il aimait tant ! et qui, de son côté, le tenait en si haute et si affectueuse estime.

M. le secrétaire perpétuel de l'Académie vous a rendu compte de la dernière visite qu'il eut le douloureux honneur de lui faire ; il vous a rapporté ses paroles au milieu d'une émotion qui ne s'est pas effacée :

« Je ne suis plus de ce monde, lui a-t-il dit, ma pensée est ailleurs ; elle n'appartient plus à la terre. Vous ne me reverrez plus à l'Académie, faites-lui mes adieux. Dites-lui qu'après ma famille, c'est elle que je regrette le plus. »

RÉPONSE

DE

M. JOHN LEMOINNE

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Monsieur,

Un roi d'Espagne, Philippe III, du haut de son palais, regardait un étudiant qui se promenait dans la plaine et s'arrêtait à chaque pas pour rire d'un rire irrépressible. Le roi se prit à dire : « Je suis sûr qu'il lit *Don Quichotte.* » Il envoya un de ses officiers pour s'enquérir, et, en effet, ce que l'étudiant lisait si joyeusement, c'était bien ce chef-d'œuvre de sentiment, de philosophie et de gaieté.

C'est ainsi qu'en voyant partir non seulement d'une salle de théâtre, non seulement d'une réunion, d'un groupe, mais même de la figure d'un lecteur solitaire, un éclat de rire incessant et épanoui,

nous pouvons dire à coup sûr : « On lit Labiche. » Car, outre le Labiche du théâtre, il y a le Labiche en chambre ; celui qui accompagne les voyageurs et leur fait oublier la notion du temps, celui qu'on lit le soir au coin du feu et qui égaye les foyers les plus ennuyés, celui que les hypocondriaques ne peuvent lire ou entendre sans se sentir guéris.

Vous aviez cependant beaucoup de motifs, monsieur, de redouter le livre et la lecture. Vous aviez la modestie et le bon esprit de le comprendre, mais vous le compreniez plus qu'il ne le fallait. C'est un ami, aujourd'hui un confrère, qui a eu du courage pour vous et vous a forcé à faire des volumes.

Comment, en effet, n'auriez-vous pas douté de vous-même ? Comment n'auriez-vous pas hésité devant cette tâche, de réunir pour l'ensemble et pour la durée des œuvres de l'improvisation, de l'observation éphémère et de la satire quotidienne ? Est-ce que dans tous les personnages de vos comédies il n'y avait pas une part qui était la propriété de l'acteur ? est-ce que dans toutes les allusions à telle ou telle conformation de tournure ou de figure il n'y avait pas la part des personnes qui étaient sur la scène et dont les traits étaient connus et populaires ? est-ce que, dépouillé de cette sorte de collaboration, votre théâtre ne risquait pas de perdre une des conditions de son succès ?

Ce genre d'épreuve est bien connu de tous ceux qui écrivent sur les évènements quotidiens, sur les affaires toujours courantes dont on n'a pas vu le commencement et dont on ne verra pas la fin, qui ne sont jamais des œuvres complètes, ni un livre jamais fermé. Eux aussi font des allusions à mille choses qui seront oubliées le lendemain ; et leurs traits d'esprit, qui portent sur le vif, ne sont plus compris la semaine suivante. Vous avez sur eux, monsieur, cet avantage, que les ridicules, grands et petits, et les infortunes familières qui défrayent vos comédies restent de tous les temps, de tous les jours, et sont de toutes les sociétés.

C'est pourquoi vous avez résisté victorieusement à l'épreuve du livre, et nous devons remercier notre confrère, un des maîtres de la scène, d'avoir eu avant vous, et malgré vous, conscience de vous.

Un homme qui a été, pour ainsi dire, l'incarnation de l'Académie française, M. Villemain, disait, en recevant M. Scribe : « Dans tout genre de littérature, toute célébrité durable est un grand titre académique, et il n'est donné à personne d'amuser impunément le public pendant vingt ans. » Vous, monsieur, vous le faites rire depuis quarante ans, et il rit encore, et il rit toujours. Vous avez acquis et conquis ce qui est le signe populaire du succès, vous êtes devenu proverbial. Vos mots, vos

titres sont dans la bouche de tout le monde, dans la mémoire des petits et des grands. Partout on dit : « Tout est rompu, mon gendre, » ou bien : « Embrassons-nous, Folleville. » Tous les camarades de collège s'appellent des Labadens, et le mot que répète si souvent l'ancienne comédie est devenu : « Le plus heureux des trois. »

Vous êtes trop modeste en appelant vos comédies des badinages, et vous vous rendez meilleure justice en réclamant le don de la bonne humeur. Il faut que vous l'ayez possédé bien naturellement, et comme de source, pour l'avoir toujours conservé au milieu des temps les plus troublés. Vous nous avez égayés quand nous avions envie de pleurer. *Embrassons-nous, Folleville,* par exemple, tombait au milieu des élections menaçantes de 1850, et mon cher confrère, M. J. Janin, qui cependant n'était pas enclin à la mélancolie, disait ce jour-là : « Embrassons-nous... embrassons-nous... Je ne demanderais pas mieux ; mais il faut aller voter ! »

C'est que vous avez cette qualité précieuse de l'esprit, si rare aujourd'hui : la santé. Vous avez l'esprit bien portant, l'heureux équilibre du sang et des humeurs. Voilà pourquoi vous avez duré : la bonne humeur, comme une liqueur généreuse, ne s'altère pas et ne fait que s'améliorer avec le temps. On peut mettre du Labiche en bou-

teille et en expédier aux malades et aux mélancoliques; c'est plus souverain que toutes les eaux. Me serait-il permis de rappeler à ce propos le nom d'un homme que nous avons tous connu et aimé, M. Bersot? Pendant qu'il souffrait avec tant de courage les plus cruelles tortures, un de ses amis, un ne nos confrères, lui avait apporté le *Théâtre de Labiche*. En mourant, monsieur, il vous légua à son tour son livre sur *les Moralistes*.

Mais vous aviez tant fait rire qu'on se refusait à vous croire sérieux; on ne pouvait pas s'y résigner; on avait peur de vous changer. Vous ne pensiez pas à l'Académie; eh bien, faut-il le dire, le public n'y pensait pas non plus pour vous, et dans le premier moment il n'a pas voulu le croire. Beaucoup ont dit : « C'est lui qui veut rire! on le reconnaît bien là! » Vous avez rencontré les inconvénients du jeune homme qui a dépensé légèrement sa vie, et qui, un beau jour, annonce à ses amis qu'il va se marier. « Allons donc! lui se marier! lui se ranger! C'est pour rire! »

Et cependant ce jeune homme devient bon mari, bon père, et même académicien.

C'est qu'au fond votre théâtre est plus sérieux qu'il n'en a l'air, et vous-même vous êtes plus grave que vous ne le dites. Oh! vous n'avez pas de prétention à l'idéal; mais la vie ordinaire en manque, et c'est elle que vous montrez. La correction

de votre langue n'est pas toujours irréprochable, mais le mot est toujours clair. Je ne veux pas dire qu'il soit cru. Celui-là, vous l'avez bien au bout de la plume, au bout des lèvres, mais vous ne le laissez pas partir.

Votre comédie est peut-être légère, même leste; mais il y a quelque chose qui l'empêche d'être immorale : elle n'est pas sentimentale. Les malheurs domestiques que vous mettez en scène sont des malheurs pour rire ; ils se passent dans un monde qui ne se prend pas au sérieux et dont on peut dire : Il faut que jeunesse se passe. Ce monde si drôle ne croit pas faire des crimes en faisant des farces, et à travers toutes ces inventions irrésistiblement comiques circule un bon courant d'air qui n'y laisse rien de malsain. Cela est si vrai qu'on vous a emprunté quelquefois vos pièces les plus populaires pour les représenter dans des maisons d'éducation où les femmes ne pouvaient être en scène, et où la fille de M. Perrichon est vertueusement remplacée par un fonds de carrosserie que deux compétiteurs poursuivent à travers les montagnes de la Suisse. Sauf cette légère différence, les passions sont les mêmes, et on peut vous jouer ainsi dans les séminaires.

Le *Voyage de M. Perrichon,* c'est de la vraie philosophie. On l'a repris tout récemment, après vingt ans, et il est toujours aussi jeune, parce qu'il

représente un sentiment impérissable : celui de l'ingratitude.

Il est indépendant à sa façon, ce bourgeois, il a ce qu'on a appelé l'indépendance du cœur. Il ne peut pas pardonner à celui qui l'a sauvé ; il a toujours devant lui quelqu'un qui peut lui dire : « Hein! sans moi! » Il a le cauchemar de la reconnaissance. Rien n'est plus vrai, plus finement, plus comiquement, et plus profondément pris sur nature; c'est de la vraie comédie.

C'est aussi de la politique, et c'est vrai des peuples comme des individus. On se rappelle le mot d'un ministre célèbre dont le pays venait d'être sauvé par l'intervention armée d'une grande puissance : « Nous étonnerons le monde par notre ingratitude. » Il y a plus de trente ans que ce mot a été dit; on pourrait le répéter aujourd'hui. Des pays qu'on a secourus ou sauvés ne vous le pardonnent pas ; mais le monde ne s'en étonne plus.

Des mots comme celui-ci, dits avec la gravité la plus bouffonne : « Il n'y a que Dieu qui ait le droit de tuer son semblable », ne contiennent-ils pas la philosophie de toutes les discussions sur la peine de mort?

Je n'appuierai point sur ces œuvres uniquement légères qui échappent à toute analyse, et tellement exhilarantes que les acteurs eux-mêmes ne pouvaient en achever les répétitions. Il faut posséder

une provision inépuisable de joyeuseté pour mener ces choses-là à travers cinq actes, autant que dans une tragédie.

Un jour, vous êtes allé jusqu'à cette académie du théâtre, la Comédie-Française, et c'est à ce propos que M. Sainte-Beuve disait, en parlant de Collé :

« Enfin Collé fit là quelque chose de ce que nous avons vu faire au spirituel et charmant auteur du Palais-Royal, Labiche. Il mit habit noir et cravate blanche pour se rendre digne du Théâtre-Français, et se retrancha de sa gaieté, du meilleur de sa veine. Il appelait cela *honnester* ses pièces; c'était trop les refroidir. Pour moi, j'aime mieux nos deux auteurs franchement chez eux; Labiche dans *Célimare le Bien-aimé,* et Collé dans la *Vérité dans le vin;* deux petits chefs-d'œuvre qui ont quelques traits de commun, des ornements du même genre légèrement portés. »

Je ne crois pourtant pas, monsieur, que vous ayez altéré votre naturel dans la comédie que vous aviez fait jouer au Théâtre-Français, et qui a pour titre ce mot unique : *Moi.* C'est là que nous trouvons ce mot également unique de l'égoïste à sa nièce, qui veut le détourner d'épouser une jeune fille, et lui raconte tout ce qu'elle a elle-même souffert d'avoir épousé un vieux mari. « Et lui? demande-t-il à chaque trait du tableau. —

Lui, oh! il était très heureux. — Eh bien, alors! »

Ces traits-là portent et ils restent. M. Sainte-Beuve préférait *Célimare,* ce n'est pas défendu. Rien de mieux trouvé que cette victime du bonheur que l'on a surnommée *Le plus malheureux des trois*, pour faire le pendant du *Plus heureux des trois.*

J'estime que ces deux charmantes pièces sont des œuvres morales; et sans faire intervenir ici des mots trop ambitieux que ne comporterait pas le sujet, je me borne à dire que ce qui ressort du *Plus heureux* et du *Plus malheureux des trois*, c'est que la liberté réelle est dans la règle. Le sort de Célimare et celui d'Ernest sont faits pour corriger du goût des bonnes fortunes.

Car il y a le revers : c'est la persécution, non pas des femmes, mais des maris qui ne peuvent se résigner à se passer du bien-aimé. C'est le châtiment; Célimare n'a pas le droit de se marier, et il ne se dérobe à la tendresse de ses amis trompés qu'en leur annonçant qu'il va demander à leur dévouement de grosses sommes d'argent. C'est la goutte d'eau froide sur l'eau bouillante.

Dans le *Plus heureux des trois,* le mari est dorloté, mijoté, mis dans du coton. Il est supposé ignorer son sort, mais il ne demande peut-être pas à le connaître. Il y a quelqu'un ou quelque chose

qu'il aime plus que sa femme, encore plus qu'Ernest, c'est lui-même, et il se trouve bien comme il est ; il est réellement le plus heureux des trois. Quant aux deux autres, ils passent leur vie dans une alerte perpétuelle. A chaque instant, c'est : « Je suis perdue ! je ne vis plus ! » Ernest fait toutes les corvées, porte le châle, la boule, le petit chien, et il s'écrie : « Me marier ! ah ! si je le pouvais ! je serais libre ! » Sous une forme plaisante, très légère, si l'on veut, ne retrouve-t-on pas dans ces inventions le fond de tous les vrais drames de la vie ?

Il y a aussi de la vraie critique dans *le Misanthrope et l'Auvergnat*. L'homme chagrin voit tout en gris, se méfie de tout le genre humain, croit que tout le monde ment, il cherche toujours à découvrir quelqu'un qui le trompe et à le prendre en flagrant délit. Quand il a trouvé, il n'a pas perdu sa journée, et, pour me servir d'une expression familière, il ne revient pas bredouille.

Il rencontre l'Auvergnat ; celui-là lui dira la vérité. Oui, mais il la dit tellement qu'elle n'est plus tolérable. Machavoine dit : « Ah ! c'est que je suis franc, moi, je ne sais pas mentir, moi ! — Tu ne sais pas mentir ! Machavoine, comment me trouves-tu ce matin ? — Je vous trouve laid. — Si je me mariais, crois-tu que je serais... ? — Oh ça ! tout de suite. » Et le misanthrope est heureux, et

il s'écrie : « Enfin ! en voilà un ! Ça fait du bien, ça repose ! »

Non, cela ne fait pas du bien ; non cela ne repose pas. Le misanthrope, à qui on ne dissimule plus la vérité, est le premier à en souffrir ; il est obligé d'y renoncer et de retourner, je ne dis pas au mensonge, mais à la tolérance. En somme, le monde n'est qu'une grande société de tolérance mutuelle. Alceste est un être insupportable, et fait pour vivre dans l'endroit écarté qu'il finit par aller chercher. Quel est, je vous prie, le devoir d'honneur, l'obligation morale qui le force à trouver un sonnet mauvais? La religion, la famille, et la propriété ont-elles quelque chose à voir dans un sonnet? Est-ce que l'on ment quand on est poli? Dit-on à une femme qui manque de beauté qu'elle est laide? Dit-on à un homme qui manque d'esprit qu'il est sot? A moins toutefois qu'on n'ait des raisons de le leur dire. Mais pour l'amour pur de la vérité absolue... Oh ! non, la morale ne l'exige pas.

Si tout le monde était aussi vertueux, il n'y aurait plus de société habitable; je me demande comment on vivrait ensemble, je me demande même comment nous ferions des discours d'Académie.

C'est par cette disposition à voir les bons côtés de la nature humaine que vous vous rapprochez, monsieur, du cher et regretté confrère auquel vous

succédez, dont vous venez de parler avec une émotion si touchante, et qui, en même temps qu'un grand lettré, était le meilleur des hommes. M. de Sacy aurait pu figurer dans une de vos plus aimables pièces : *les Petits Oiseaux*. Peut-être avez-vous eu raison de le regarder comme un peu perdu dans cette vie si dépensière de tous les sentiments, de toutes les forces et de toutes les facultés, qu s'appelle le journalisme. Cet homme si doux était tombé non-seulement dans le temps qui l'est le moins, mais aussi dans le plus militant des métiers, où il faut quelquefois être impitoyable, ce qui était étranger à sa nature.

Je l'ai vu ressentir et exprimer des indignations vigoureuses, mais qui ne le menaient pas jusqu'à la haine. Je me trompe, il arriva jusqu'à dire : « Je hais Larochefoucauld. » Il fallait que la bienveillance fût sa qualité dominante pour qu'il eût le courage d'écrire : « Je hais les fameuses *Maximes*, je les hais du fond de mon âme... Je tiens les *Maximes* pour un mauvais livre; je sens, en les lisant, un malaise, une souffrance indéfinissable. » Si M. de Sacy parlait ainsi de l'ami de Mme de Sévigné, de Mme de La Fayette, et de M. le prince de Condé, c'est qu'en présence de la méchanceté il n'y avait plus rien de sacré pour lui.

Car en littérature, le XVIIe siècle était pour lui une véritable religion, une Église. A ses

yeux, c'était la perfection, l'achèvement final, le couronnement de la cathédrale; il n'éprouvait aucune aspiration vers un autre idéal. Il n'avait appris que ces grandes partitions classiques qu'il interprétait en maître, et dont il était pénétré et imprégné dans tout son être, toute sa vie et toute sa conduite.

Cet excellent chrétien se transformait en polythéiste, et il mettait certains écrivains au rang des dieux. Cicéron, Montaigne, Bossuet, Pascal, Molière, Bourdaloue, et un petit nombre d'autres, formaient son panthéon; Fénelon n'y entrait guère qu'en irrégulier; c'était un rêveur.

Cet esprit un peu trop exclusif, il le tenait peut-être de ses origines religieuses; il était un des derniers fidèles de cette église de lettrés qui constituait une sorte d'aristocratie de la piété, et qui ne connaissait que le petit nombre des élus, l'église du Christ aux bras étroits. Il en avait élargi les bras, parce qu'il avait l'âme indulgente, et de ces grands moralistes dont il s'était toujours nourri il avait gardé surtout la charité et l'onction. Dans l'intimité de ces sévères scrutateurs, il avait puisé la science de l'âme humaine, et je crois qu'il eût fait un admirable confesseur s'il n'eût été, comme vous l'avez dépeint, le plus aimant des pères de famille.

Je me rappelle avoir vu autrefois, à l'évêché de

Meaux, une allée d'ifs dans laquelle se promenait le grand évêque. Je me représente M. de Sacy marchant et conversant avec lui. Il aimait la majestueuse et monotone régularité des allées taillées; et la fantaisie et la liberté des jardins anglais devaient le blesser comme des actes d'indiscipline.

Sa religion, son genre personnel de religion agissait sur son esprit politique. Au petit nombre des élus correspondait le suffrage restreint. C'est pourquoi il a été, dans la presse, le représentant le plus parfait du gouvernement constitutionnel et parlementaire, tel qu'on l'a essayé en France pendant quarante ans, de 1815 à 1848.

Ce fut la grande période de ce genre de gouvernement à l'état doctrinaire, exercé par une aristocratie, mais par celle de l'éloquence, du travail, de la science, de la philosophie, plus encore que par celle de la naissance et du hasard. Ce régime pondéré, réglé, j'allais dire classique, répondait à l'esprit, au caractère, à l'éducation, aux goûts de M. de Sacy.

Aussi cette période politique fut-elle le vrai moment de sa carrière de journaliste. Des hommes comme M. Royer-Collard, M. de Martignac, M. Guizot, M. de Broglie, lui composaient, dans l'ordre parlementaire, une sorte de XVIIe siècle, une nouvelle série de classiques.

Il avait fait de l'opposition pendant les derniers

temps de la Restauration, mais il ne vit la révolution de 1830 qu'avec tristesse. Il regardait comme une lourde responsabilité d'avoir pris part à un changement de gouvernement ; on sent que l'action lui inspirait une sorte d'appréhension. Cependant il se rassura et se raffermit en voyant s'établir et se développer une monarchie libérale et constitutionnelle, et c'est à cette époque surtout qu'il fut un grand polémiste, joignant la force de la dialectique, la vigueur et la rigueur du raisonnement, la chaleur de la conviction, à une irréprochable correction, car il n'aurait pas plus péché contre la langue française que contre l'honnêteté.

Il put dire lui-même en parlant de sa polémique contre l'opposition de 1848 : « C'est la dernière campagne que j'ai faite, hélas !... Voilà la vie que nous avons menée pendant les dix-sept années du règne de Louis-Philippe. Je ne m'en plains pas, je m'en honore, au contraire. Défendre le pouvoir quand le pouvoir se soumet noblement à l'examen et à la critique de tout le monde, le défendre avec une indépendance parfaite d'opinion et d'intérêt, c'est un rôle qu'on peut hautement avouer. »

C'est dans une introduction à un choix de morceaux littéraires qu'il s'exprimait ainsi, et il ajoutait ces mots qui le caractérisent si bien : « J'ai exclu de ce recueil les articles de polémique. Je

ne veux troubler la paix de personne, encore moins la mienne. »

L'homme est là. Il aimait la controverse, mais non la bataille. Je veux bien que dans sa jeunesse, comme il l'a dit et comme vous le rappelez, il se soit jeté avec ardeur dans les luttes politiques, mais j'ai cru bien des fois que ce n'était pas sa véritable vocation. Les explosions qui de nos jours changeaient si souvent la forme de nos gouvernements et même notre état social étaient trop violentes pour son esprit d'ordre, d'autorité et de liberté réglée. La révolution qui avait détruit subitement la monarchie parlementaire avait été pour lui un coup irrémédiable; il ne pouvait pas supporter les luttes sanglantes; ce pur lettré, ce doux chrétien avait horreur du tumulte de la rue; il ne comprenait plus ce genre de discussion, et il se trouvait dépaysé au milieu du mal. Aux journées terribles de juin 1848, il pleurait tout haut au milieu de nous; la cruauté, de quelque côté qu'elle vînt, lui paraissait un blasphème.

Vous gémissez, à propos de M. de Sacy, de cet éparpillement et de cette déperdition de talent qui se font dans la production quotidienne et hâtive du journalisme. Ce sujet de discussion nous entraînerait aujourd'hui trop loin. Je me bornerai à dire qu'il faut voir dans cette production improvisée autre chose encore que la forme littéraire, il faut

y voir l'action. L'Académie le sait bien, puisqu'en dehors du cercle spécial des lettres elle va souvent chercher des hommes d'État et des orateurs. Vous vous demandez si Corneille, Racine, se seraient perdus dans les journaux? Je n'en sais rien, mais je crois que Voltaire a été le plus grand des journalistes, comme Pascal avait été le plus grand des pamphlétaires.

Du reste, M. de Sacy comprenait et ressentait tous les dangers de cette production précipitée. « Qu'on est heureux, disait-il, de pouvoir peser ses mots tout à loisir, d'avoir deux ans devant soi, s'il le faut, pour trouver la bonne expression, celle qui sera toujours juste, toujours vraie! » Ici, c'était le pur lettré qui l'emportait; M. de Sacy regardait le respect de la forme comme un devoir, le style comme une chose morale qui devait être traitée avec déférence. Il était bien l'homme de goût, l'honnête homme sachant écrire, et par là il appartenait de droit à l'Académie.

Vous avez parlé de son amour pour les livres en meilleurs termes que je n'aurais pu le faire, car sous ce rapport il me considérait avec une indulgente pitié. Ce qu'il avait d'amertume, il le gardait pour les hommes riches qui accaparaient sous ses yeux les belles éditions et les belles reliures. On a pu dire justement qu'il était le chantre de la

bibliophilie, il en avait le lyrisme. C'était son seul côté romantique.

Lui-même le disait, il ne goûtait pas les modernes, il ne les connaissait pas ; de même qu'il ignorait systématiquement la littérature étrangère. Il n'aimait que la langue formée, — j'allais dire fermée, — la littérature reliée, et reliée depuis longtemps. Ce n'est pourtant pas la faute des modernes s'ils ne figurent pas dans les vieilles éditions et dans les reliures antérieures à leur naissance.

Je me rappelle qu'un matin, dans les plus mauvais jours de 1871, M. Thiers, que j'étais allé voir à Versailles, m'ayant demandé des nouvelles de M. de Sacy, je lui répondis qu'il continuait à être amoureux de ses vieux livres et à ne pas connaître les romantiques. Et M. Thiers me dit avec cette vivacité dont vous avez le souvenir : « Ah ! il a bien raison, Sacy ; les romantiques, c'est la Commune ! » Je laisse le romantisme se défendre tout seul ; il est devenu à son tour une institution, un royaume ; il a même un roi.

Comment en vouloir à un homme qui disait en relisant le traité *Des Devoirs :* « J'aurais voulu être le parfait citoyen avec Cicéron, l'homme juste, généreux, aimable, n'usant de son éloquence que pour défendre les faibles ou pour soutenir l'État contre les factieux. »

Voilà quelle était sa politique. Sa religion était aussi solidement établie, aussi fondée sur la raison et la vertu. Il avait gardé et il garda jusqu'à la mort la foi du vieux chrétien, et il contemplait avec tristesse et avec mépris les idolâtries modernes. Je veux citer ce qu'il disait en parlant de ces grands orateurs dans le commerce assidu desquels il avait passé sa vie : « Leur foi, disait-il, ne m'abat pas le cœur, car cette foi n'a rien de servile ni de lâche. C'est une règle, ce n'est pas un joug ; c'est une loi, ce n'est pas l'arbitraire. La soumission qu'elle exige n'est pas une soumission sans garantie et sans droits. Eux-mêmes ils ont l'esprit libre et hardi. Ils distinguent nettement la religion des superstitions et des fables que l'ignorance et la crédulité y ont ajoutées. Bien loin de repousser la critique et de la craindre, ils l'appellent à leur secours pour chasser de l'histoire ce cortège ridicule de légendes controuvées, de merveilles sans preuves, d'inventions politiques qui semblent se tenir à la porte du sanctuaire comme de sinistres fantômes pour en interdire l'entrée à quiconque ne veut pas, en soumettant son esprit, hébéter sa raison et sacrifier le sens commun à la foi. Sacrifice abominable et impie ! car sur quoi la foi s'appuiera-t-elle quand elle aura renversé le sens commun ? Où allumera-t-elle son flambeau quand elle aura éteint cette lumière que tout homme

apporte en naissant et qui n'est sans doute qu'un rayon de la vérité éternelle ?... »

Je n'ajoute rien, messieurs, car je veux imiter M. de Sacy, et ne troubler la paix de personne, encore moins celle de l'Académie.

Il ne me pardonnerait pas, ce cher confrère qui disait ici même en prenant place parmi vous : « Je cherche dans mon cœur, je n'y trouve que l'amour de la justice. Du moins, après vingt ans d'une vie de discussion politique et littéraire, puis-je, la main sur la conscience, répéter ce vers que prononçait un grand poète du siècle dernier au milieu même de l'Académie :

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume. »

C'est un mot que vous pouvez, monsieur, répéter après lui, et c'est par ce côté commun que vous vous êtes tous les deux si vite rapprochés. Dans l'esprit sévère de M. de Sacy, et dans sa vie vertueuse, il y avait des fenêtres ouvertes sur la gaieté, sur l'épanouissement de la bonne humeur et de l'heureux naturel, de même que dans vos œuvres si légères et si vives il y a des échappées sur le sentiment et sur la tendresse.

Vous ne l'aviez pas connu, comme moi, pendant quarante ans, mais vous l'avez connu tout de suite, et vous avez pu le dépeindre tel qu'il était

dans sa famille. Je n'ajouterai rien à cet aimable tableau.

Ce qui vous rapproche encore tous les deux, c'est qu'en aimant la famille, vous avez aimé la patrie, la grande famille. Il est bien touchant, le patriote chrétien dont vous avez cité les entretiens avec ses enfants, cet homme qui n'aimait qu'un autre siècle, mais qui se retrouvait du sien quand il fallait souffrir et pleurer avec lui. Nous nous souvenons tous de ces jours noirs de notre histoire. Vous aussi, monsieur, vous les avez traversés dans l'épreuve et dans la lutte ; nous avons vu qu'au-dessous de l'homme qui avait tant fait rire la France, il y avait le citoyen qui savait combattre avec elle, qu'au-dessous de l'esprit gaulois il y avait l'esprit français, et vous avez montré tous les côtés de notre nation, le sentiment, la gaieté, l'esprit et le courage.

FIN.

TABLE

Pages

Discours de réception de M. Eugène Labiche 1

Réponse de M. John Lemoinne 29

Paris. — Charles Unsinger, imprimeur, 83, rue du Bac.

CALMANN LÉVY, EDITEUR

THÉATRE COMPLET
DE
EUGÈNE LABICHE

CHAQUE VOLUME SE VEND SÉPARÉMENT 3 FR. 50 C.

1er VOLUME

Un Chapeau de paille d'Italie. — Le Misanthrope et l'Auvergnat. — Edgard et sa bonne. — La Fille bien gardée. — Un jeune homme pressé. — Deux papas très bien. — L'Affaire de la rue de Lourcine.

2e VOLUME

Le Voyage de M. Perrichon. — La Grammaire. — Les Petits Oiseaux. — La Poudre aux yeux. — Les Vivacités du capitaine Tic.

3e VOLUME

Célimare le bien-aimé. — Un monsieur qui prend la mouche. — Frisette. — Mon Isménie. — J'invite le colonel. — Le Baron de Fourchevif. — Le Club champenois.

4e VOLUME

Moi. — Les Deux Timides. — Embrassons-nous, Folleville! — Un garçon de chez Véry. — Les Suites d'un premier lit. — Maman Sabouleux. — Les Marquises de la fourchette.

5e VOLUME

La Cagnotte. — La Perle de la Cannebière. — Le Premier Pas. — Un gros mot. — Le Choix d'un gendre. — Les 37 sous de M. Montaudoin.

6e VOLUME

Le plus heureux des trois. — La Commode de Victorine. — L'Avare en gants jaunes. — La Sensitive. — Le Cachemire X. B. T.

7e VOLUME

Les Trente Millions de Gladiator. — Le Petit Voyage. — 29 degrés à l'ombre. — Le Major Cravachon. — La Main leste. — Un pied dans le crime.

8e VOLUME

Les Petites Mains. — Deux merles blancs. — La Chasse aux corbeaux. — Un monsieur qui a brûlé une dame. — Le Clou aux maris.

9e VOLUME

Doit-on le dire? — Les Noces de Bouchencœur. — La Station Champbaudet. — Le Point de mire.

10e VOLUME

Le Prix Martin. — J'ai compromis ma femme. — La Cigale chez les fourmis. — Si jamais je te pince! — Un mari qui lance sa femme.

Paris. — Imprimerie DUMOUTET, 3, rue Auber

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2321
A16
1881

Labiche, Eugéne Marin
Discours de réception de
M.E. Labiche